

Christophe - Augustin LAMARE - PICQUOT,

pharmacien, naturaliste, explorateur

CHRISTOPHE-AUGUSTIN LAMARE-PICQUOT est né à Bayeux, place aux Bois, le 1^{er} octobre 1785. Il est le second des huit enfants d'Augustin-Christophe-Hervé Picquot, apothicaire reçu à la maîtrise le 3 juillet 1783, et de Catherine-Marie-Elisabeth Fleuri.

Sa famille paternelle était probablement de même souche que celle de Gilles Picquot, sire de Gouberville, mémorialiste du xv^e siècle, car les Picquot, ancêtres de Christophe-Augustin, étaient notables dès la même époque dans le canton de Trévières, dont un hameau, La Mare-des-Mares, semble être à l'origine de l'addition de nom (1). En réalité, il n'a pas été possible d'expliquer cette transformation patronymique qui a également été adoptée par son frère, Victor Lamare-Picquot, médecin, avec qui il a été parfois confondu, ne serait-ce que dans la rédaction des fiches bibliographiques.

Cette confusion a été favorisée par l'habitude qu'avait prise Christophe-Augustin de ne pas mentionner son prénom, même dans ses communications aux sociétés savantes, sa correspondance et l'impression de ses cartes de visite. Tout au plus est-il fait état du prénom d'Augustin, simplement, sur le registre des actes de décès le concernant (2).

Avant de retracer la vie très active de notre confrère, je rends hommage à ceux qui m'ont précédé dans cette voie, M^{me} le D^r Grace Lee Nute (2) et M. Pierre-Maurice Daon (1), auxquels nous avons fait de notables emprunts. Je remercie également ceux qui m'ont aidé dans mes recherches : M. Yves Laissus, conservateur en chef de la Bibliothèque centrale du Museum d'Histoire Naturelle ; M. R. Hamon, conservateur du Musée Baron-Gérard, à Bayeux, et M^{lles} Chambry et Aulombard, de la Bibliothèque de Bayeux, qui ont mis à ma disposition des documents très précieux.

L'ILE MAURICE ET L'INDE

Christophe-Augustin Lamare-Picquot exerce tout d'abord la pharmacie à Saint-Malo, où la mort de sa femme et de ses trois enfants sont probablement la cause de sa première grande décision.

Conférence donnée aux Journées Pharmaceutiques Internationales de Paris, le 16 octobre 1980.

REVUE D'HISTOIRE DE LA PHARMACIE, XXIX, n° 252, MARS 1982.

Il quitte en effet cette ville en 1815 et part pour l'île de France (aujourd'hui île Maurice). Là, il fonde une officine et y connaît la prospérité. Il entreprend alors de fréquents voyages, tout d'abord dans l'île Bourbon (aujourd'hui la Réunion) et dans les autres îles de l'archipel, puis à Madagascar et au Cap de Bonne-Espérance, et, enfin, aux Indes.

Il voyage sous bonne escorte, recrutée à ses frais. Qu'on en juge par sa relation de chasse dans les îles des bouches du Gange (3). Après un séjour à Chandernagor, il part de Calcutta le 2 novembre 1828 avec deux grands bateaux montés chacun par cinq marins du pays. Il est accompagné de neuf Portugais, Indiens et Musulmans et de deux domestiques. L'expédition dure quarante-deux jours et il précise que « sur vingt-huit personnes engagées par moi dans les chasses hasardeuses de cette longue exploration, je n'ai eu que trois fiévreux que j'ai traités avec le sulfate de quinine, donné d'après les indications consignées dans le Formulaire magistral de Magendie ». C'est au cours de cette chasse qu'il abat un rhinocéros femelle dont il boit et apprécie le lait.

Aux Indes, il parvient à réunir de nombreux documents se rapportant aux cultes, aux arts et aux peuples visités (statues de Bouddha et de Brahma, peintures, sculptures, vases, etc.). De plus, il capture le plus grand nombre possible d'animaux d'espèces les plus diverses, depuis des mollusques jusqu'au rhinocéros sans corne, dont il assure la parfaite conservation selon des techniques éprouvées. Il récolte également des plantes et des minéraux, sans cesser de faire et de noter des observations du plus grand intérêt.

RETOUR EN FRANCE. RAPPORT DU BARON G. CUVIER

Le matériel considérable accumulé au cours de ces voyages est finalement emballé dans une centaine de caisses et il décide de revenir en France. Le voyage s'avère périlleux, car la foudre tombe sur le bateau au large du Cap de Bonne-Espérance. Malgré tout, au printemps de 1830, il débarque au Havre avec tous ses biens. Quelque temps après, ses collections sont exposées dans les galeries de la vieille Sorbonne et les visiteurs y viennent en grand nombre. Parmi eux, des savants de toutes disciplines : ethnologues, géologues, botanistes, zoologistes.

Cet immense travail lui vaut des éloges de la part de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, de plusieurs sociétés savantes et, surtout, de l'Académie des Sciences.

Il demande en mars 1831 que l'Académie fasse examiner « les productions naturelles qu'il a rapportées de ses voyages dans l'Inde ». Une commission, composée de Cuvier, Geoffroy Saint-Hilaire et Duméril est constituée (4) et, le 9 mai, Cuvier lit son long rapport sur les « collections rassemblées au Cap et dans les Indes par M. Lamare-Picquot, pharmacien, natif de Saint-Malo (*sic*), qui a exercé longtemps son état à l'île de France et qui a parcouru plusieurs parties de l'Inde continentale dans l'intention d'y recueillir les productions naturelles du pays et les ouvrages de l'art indigène en rapport avec la religion

et les usages des habitants » (5). « C'est une justice rigoureuse, souligne-t-il, que de rendre un tribut mérité d'éloges aux particuliers qui se livrent à tant de dangers et qui font des dépenses si considérables dans le seul but de procurer à l'Europe des moyens d'étendre ses connaissances. »

Cuvier ajoute : « D'après les catalogues qu'en ont dressés, chacun pour sa partie, MM. Isidore Geoffroy, Valenciennes, Audouin et Adolphe Brongniart, aides naturalistes du Museum d'histoire naturelle, elles contiennent cinquante-trois espèces de mammifères, cent quinze d'oiseaux, trente de reptiles, cent vingt-trois de poissons, plus de deux cents coquilles, cinquante-deux de crustacés, plus de cent cinquante d'insectes, environ quarante de zoophytes et plus de cent cinquante de végétaux. »

Quelles étaient donc les découvertes ayant un caractère d'originalité ? Le rapport mentionne :

- sept espèces nouvelles de chauve-souris ;
- une nouvelle loutre ;
- un nouveau chat ;

— un rhinocéros sans corne dont les os du nez, quoique aussi robustes que dans le reste du genre, paraissent n'avoir point porté l'armure qui leur est ordinaire ; la mère et son petit s'y trouvent, en sorte que l'on peut croire que c'est au moins un caractère de race ou une variété héréditaire. Mais tout le reste des particularités de ces individus, les tubercules qui recouvrent sa peau, le nombre et la direction de ses replis semblent annoncer qu'ils appartiennent à l'espèce que « l'un de nous a fait connaître sous le nom de rhinocéros de Java » ;

— des espèces rares comme le protèle de la lande, la musaraigne géante, le ruthel et le dauphin du Gange ;

— parmi les oiseaux, un hibou d'une espèce qui paraît nouvelle, quatre espèces d'aigles et autant de vautours, de nouveaux courlis et pétrels, une belle suite d'individus des deux pailles en queue : Phaëton aethereus et phoenicorus, certains de ces oiseaux étant accompagnés de leurs œufs et de leur nid ;

— parmi les reptiles, plusieurs nouveaux serpents dont une espèce nouvelle de Naja, une nouvelle espèce de tortue marine voisine du Caret et une très jolie petite tortue terrestre de l'embouchure du Gange ; de plus, certaines espèces sont représentées à différents âges, tel le trionyx ocellé de l'Inde qui « perd avec l'âge ces belles taches annelées qui le rendent si remarquable pendant sa jeunesse » ; enfin, des glandes à venin, encore remplies « de ce terrible virus », constitueront un matériel d'expérience ;

— quant aux poissons, leur état de conservation est particulièrement remarqué et plusieurs espèces nouvelles sont signalées dans les Serrans, les Scienoïdes et les Chaetodons ;

— la collection de coquilles est aussi très intéressante et non seulement riche en coquilles marines, belles et rares, comme Harpes, Cones, Anomies,

Scalata, etc., mais très abondante en coquilles fluviatiles et terrestres, « si souvent négligées par les voyageurs » ;

— la partie de la collection qui frappe le plus par les formes singulières des objets qui la composent est celle des crustacés ;

— les insectes sont répartis en vingt-deux boîtes, dont quatre renferment des spécimens de Chine que Lamare-Picquot s'est procuré par la voie du commerce ; pour certaines espèces, les chenilles, chrysalides et insectes parfaits sont conservés dans l'alcool ;

— parmi les zoophytes, figurent des étoiles de mer des genres Ophiure, Euryale et Cornatule, des polypiers pierreux ;

— enfin, les plantes terrestres récoltées au bord du Gange et marines venant de l'île de France et du Cap de Bonne-Espérance. Certaines ne figurent pas dans les herbiers du Muséum ; ainsi Adolphe Brongniart signale une espèce remarquable d'Urticée, quelques Acanthacées, une Apocynée, une belle Rubiacée et trois ou quatre Fucus.

A propos de cette collection, le rapporteur attire l'attention sur le mode de conservation employé par le naturaliste qui permet de rapporter sous un très petit volume et sans les altérer un assez grand nombre d'échantillons : « Après avoir desséché ses plantes selon la méthode ordinaire, au lieu de les placer entre les feuilles de papier, il les a toutes mises et pressées immédiatement les unes sur les autres dans des boîtes plates et peu profondes enduites intérieurement d'huile de pétrole, garnies de camphre et de poivre concassé, et soigneusement calfeutrées sur les joints. Elles n'ont été ni rompues ni attaquées par les insectes ou l'humidité, dans des circonstances où des herbiers ordinaires auraient subi une destruction presque complète... Ce sera un véritable service que M. Lamare aura rendu par cet heureux essai. »

Cuvier conclut : « Au total, la collection de M. Lamare-Picquot nous paraît une des plus belles collections qui aient encore été faites par les particuliers dénués de l'assistance d'un gouvernement. Plusieurs des objets que l'on y remarque seront des acquisitions précieuses pour l'histoire naturelle, et il n'en est aucun qui ne puisse tenir une place honorable dans les cabinets consacrés à l'histoire naturelle... Nous pensons que l'Académie doit témoigner à ce voyageur la satisfaction que lui font éprouver les efforts auxquels il s'est livré pendant un si long temps, et dans des pays où ces efforts devaient être plus pénibles qu'ailleurs. »

On ne pouvait être mieux considéré par les savants de l'époque. Il est vrai que notre homme s'était déjà fait connaître, mais très discrètement, à l'Académie des Sciences, fin janvier 1831, en lui remettant trois paquets de substances tinctoriales rapportées des Indes, lesquels avaient été confiés à l'examen de d'Arcet, Chevreul et Sérullas (6).

Aux éloges des Parisiens s'associent ceux de Saint-Malo, où il est retourné. La ville lui manifeste sa considération en le nommant commandant de sa Garde nationale. C'est dans cet uniforme que le représente une miniature

conservée à la Bibliothèque centrale du Museum national d'histoire naturelle (7).

Naturellement, ces longs voyages avaient été fort coûteux et Lamare-Picquot cherche des acquéreurs. Ses précieuses collections intéressent plusieurs savants français, mais à cette époque les finances de la France sont en mauvais état et les crédits sont rares. Cependant, un projet d'achat est pris en considération par le ministre de l'Instruction publique, Guizot, qui serait d'accord sur la somme de 240.000 francs. Mais la mort de Cuvier arrête la conclusion de cette affaire.

SEJOUR EN AUTRICHE. VOYAGE EN TURQUIE

Déçu, mais non découragé, Lamare-Picquot se rend alors en Autriche avec tout son matériel. Sous la protection de M. de Hammer, il y séjourne deux ans, pendant lesquels ses collections sont exposées aux palais impériaux de Vienne et de Presbourg et attirent des visiteurs de marque. Tant et si bien que Louis I^{er} de Bavière s'intéresse au « Panthéon Indien » et en enrichit le musée de Munich, alors que la Prusse — sur les conseils du baron de Humboldt — acquiert les collections d'histoire naturelle pour le musée de Berlin.

Après ces ventes, tant désirées, Lamare-Picquot se dirige vers les Carpathes et la Turquie. Pendant son voyage dans ce pays, il apprend une très mauvaise nouvelle : le gérant de la banque impériale de Vienne vient de prendre la fuite, en ne laissant aucun espoir à ses créanciers. Or, c'est à cet homme qu'il avait confié les 200.000 francs venant de la vente de ses collections !

RETOUR EN FRANCE ET PREMIERES PUBLICATIONS

Il revient alors en France en passant par Venise. Cette perte de fonds ne l'empêchera pas, cependant, de réaliser d'autres grands voyages dont nous reparlerons.

En réalité, Lamare-Picquot n'est pas qu'un collectionneur averti, sachant parfaitement préparer et conserver les échantillons ; c'est également un observateur très perspicace. Il consigne dans ses carnets de notes tout ce qui lui semble être intéressant, jusqu'aux noms indigènes des objets recueillis. Et, dès son retour des Indes, il entreprend la rédaction de communications scientifiques sur les sujets qu'il estime devoir faire connaître au monde savant.

Le 23 mai 1831, il fait parvenir deux mémoires à l'Académie des Sciences (8). Un sur le *Bombyx paphia* qui devait être examiné par Duméril et Latreille. L'autre, relatif à une classe de Rhinocéros, renvoyé à une commission composée de de Blainville et Frédéric Cuvier, puis de Silvestre, qui est adjoint aux deux précédents commissaires au cours de la séance suivante, sur la demande de l'auteur (9).

Le rapport sur les « Cocons du *Bombyx paphia* » est présenté cinq semaines plus tard (10). Il précise tout d'abord que ces cocons ont été récoltés en 1829 dans les forêts du Bengale, sur la rive droite du Damondoce, à l'ouest de Calcutta. La chenille vit naturellement sur le Terminalin, espèce de badamier sauvage, mais les Indiens en font l'élevage grâce aux feuilles de badamier ordinaire ou à celles du *Rhamnus jujuba* (le Massonnier de l'île de la Réunion). L'éclosion de l'insecte est soigneusement décrite, de même l'accouplement (qui dure de 12 à 15 heures), la ponte (de 500 à 700 œufs), la durée d'incubation des œufs, la croissance de la chenille, son mode de fixation, etc. La construction du cocon est d'une forme singulière, car il est enfilé dans une branche au moyen d'un anneau porté sur un pédoncule long et courbe partant de son extrémité supérieure. Quant à la soie, si elle exige d'être blanchie, on constate qu'elle est plus robuste que celle de notre ver à soie commun. Les étoffes qui en sont faites durent plus longtemps. L'hypothèse de l'acclimatation de cette espèce dans notre pays ou en Algérie est soulignée, mais les rapporteurs supposent que cet essai risque de présenter des difficultés et rappellent que le naturaliste Roxburg avait déjà exprimé les mêmes espoirs. Ce rapport suscitera rapidement quelques remarques de la part de l'auteur (11).

Quant au mémoire sur le Rhinocéros, nous n'avons pas réussi à retrouver le rapport le concernant.

En juillet 1831 (12), Lamare-Picquot demande à lire « un ensemble de faits qu'il a recueillis sur le *Cholera-Morbus* », ce qui lui est accordé un mois après (13). Les médecins consultèrent avec profit ce précieux mémoire (14) lors de l'épidémie de choléra qui sévit la même année.

Cet observateur infatigable continue à rédiger et, l'année suivante, il lit à l'Académie des Sciences un mémoire intitulé : « Sur les serpents venimeux du Bengale », suivi de quelques observations sur l'« incubation de ces reptiles », ainsi que sur divers entozoaires trouvés chez le Demnha et le Python de ces contrées (15). Les commissaires désignés pour l'examen de ce travail sont Latreille, Frédéric Cuvier ainsi que Duméril, qui avait déjà fait le rapport concernant le *Bombyx paphia* et qui sera chargé, deux semaines plus tard, d'exprimer l'avis de la commission (16).

Le rapport commence par une mise en garde contre des faits rapportés qui ne semblent pas résulter d'observations personnelles. Cette introduction conduit à la réfutation de certaines opinions exprimées par Lamare-Picquot, notamment que les serpents ont la faculté de têter les vaches, qu'ils peuvent boire et avaler beaucoup de liquide, développer de la chaleur et couvrir leurs œufs : « Ainsi, en parlant de la couleuvre Demnha, *Coluber Korros*, M. Lamare-Picquot dit ou répète que ce serpent, parvenu dans les étables, près des vaches, se livre au goût qui lui est propre de se nourrir de lait, quoiqu'il ait, d'ailleurs, les moyens de pourvoir à sa nourriture en se livrant à la chasse aux oiseaux et aux petits mammifères, que les mamelles des vaches dont il a sucé le lait se tarissent soit par l'effet des blessures faites par les dents, soit par celui de l'impression que peut en recevoir l'animal pendant que ce

reptile travaille à se fournir ce liquide dont il est très friand.» Suit une description anatomique de la denture de la couleuvre en question qui, au dire du rapporteur, s'opposerait à sa libération au terme de la têtée.

A propos du Python des montagnes du Bengale, Duméril nie son pouvoir de s'abreuver, puisque, dit-il, la plupart des serpents ne boivent pas. Or, nous savons aujourd'hui que les serpents peuvent boire et que les espèces indigènes ont été maintes fois observées en état de se désaltérer. C'est même la première manifestation qu'ils présentent en captivité si on a soin de mettre de l'eau à leur portée.

Duméril nie également l'élévation de température au cours de « l'incubation des œufs ». Au contraire, il confirme les propriétés délétères des venins recueillis à l'état sec ou liquide, ainsi que l'ont montré les expériences faites à Paris par le D^r Breschet.

Il est aussi reproché à Lamare-Picquot de n'avoir pas identifié les parasites qu'il a recueillis dans les poumons et l'intestin de quelques espèces de serpents et il lui est conseillé de les comparer aux espèces décrites et figurées dans les trois ouvrages de Rudulphi sur les entozoaires.

Pour conclure, Duméril ne peut manquer de féliciter le naturaliste sur « les objets d'art et d'histoire naturelle qu'il a recueillis et rapportés ». Ils sont « vraiment étonnants par leur nombre et le parfait état de leur conservation ».

Ainsi, Lamare-Picquot n'avait pu convaincre l'Académie sur tous les points et il rédige une « Réponse pour servir de réfutation aux opinions de M. Duméril sur mon Mémoire concernant les ophidiens » (17). De plus, il demande de nouveau, une semaine plus tard, que le mémoire adressé par lui à l'Académie, le 2 mars, « soit renvoyé à l'examen d'une commission, attendu qu'il renferme les résultats d'expériences toutes nouvelles » (18). Ces expériences avaient été faites sur la couleuvre à collier, chez M. Martin, demeurant 45, place Maubert, et avaient permis aux observateurs de constater que les couleuvres, après quatre jours de jeûne, ont bu soit de l'eau, soit du lait, mais non du vin (boisson dont elles s'écartent). Cependant, « la demande de M. Lamare-Picquot ne peut être accueillie puisque le Mémoire est imprimé. M. Duméril est toutefois désigné pour en rendre un compte verbal ».

« A l'occasion de cet incident, l'Académie examine quels sont ses précédents et ce qu'il conviendra de faire lorsqu'il lui arrivera une réclamation manuscrite contre le rapport d'une commission. Après une discussion détaillée, il est décidé que la réclamation sera constamment renvoyée aux premiers commissaires » (19).

Il s'agit bien, cette fois, d'une querelle et Lamare-Picquot ne désarme pas : dans les huit jours (20), il adresse à l'Académie une lettre contenant « un nouveau fait relatif à la question de savoir si les serpents ont la faculté de boire et de sucer » ; cette lettre est renvoyée à Duméril qui communique verbalement ses observations, à ce sujet, trois semaines plus tard.

Les positions sont très fermes des deux côtés. Lamare-Picquot ressent de l'amertume à propos du jugement porté sur ses travaux. Il n'admet pas que

sa parole soit mise en doute et, en fin de sa « Réponse... » (17), il exprime un vœu en des termes qui mettent en lumière la noblesse de son caractère : « Maintenant, je n'ai plus qu'un vœu à faire pour l'avenir : si, un jour, je reviens des régions lointaines avec quelques travaux qui intéressent la science, je demande pour toute récompense et à titre d'indemnité de cette espèce de mensonge dont on m'a accusé lorsque j'ai dit, devant l'Académie, que les *ophidiens boivent*, etc., un rapporteur qui ne discute point sur des faits avec des idées théoriques, qui ne considère point comme controuvées les pensées qui ne coïncideront point avec les siennes, qui ne juge point les faits d'après ses opinions, mais ses opinions d'après les faits ; et qui s'occupe à reconnaître les êtres qui seront confiés à son étude, pour signaler à la science, soit la présence d'un individu inconnu, soit celle d'un corps qui tient déjà une place dans le tableau des découvertes. »

Après une accalmie de sept ans, Lamare-Picquot écrit à nouveau à l'Académie qu'« il n'a point attribué à tous les serpents l'habitude de têter les vaches, mais qu'il a rapporté d'après des témoignages nombreux qu'une espèce asiatique, le Demnha des Hindous (*Coluber Korros*) a, en effet, cette habitude et que l'examen qu'il a fait de la bouche de ce reptile lui paraît conduire à des conclusions plutôt favorables que contraires à la croyance généralement répandue dans le pays » (21).

Cette lettre est confiée à la commission qui avait été chargée de l'examen du premier mémoire et Duméril « fait remarquer, à cette occasion, qu'il serait bien à désirer que M. Lamare-Picquot pût mettre les naturalistes à portée d'examiner son Demnha, qui peut-être n'est pas, comme il le pense, l'espèce désignée dans les catalogues systématiques sous le nom de *Coluber Korros* ; du moins, chez cette dernière espèce, qui est bien connue des erpétologistes, on ne trouve dans la conformation de la bouche rien qui rende moins possible que chez les autres ophidiens l'action de têter ».

On devine que le rapporteur souhaite une conciliation, bien qu'il n'ait pas accepté les observations de l'auteur, car elles n'étaient qu'un rapport de phénomènes transmis par des indigènes.

Reste alors l'observation faite sur l'incubation. Lamare-Picquot demeure inflexible et adresse à l'Académie un troisième mémoire sur ce sujet (22). Il revient sur les faits qu'il avait exposés dans ses précédentes communications et confirme ce qu'il avait dit par la description d'un cas pareil à celui qu'il avait rapporté, faite entre temps en Transylvanie. « A l'occasion de cette présentation, M. Duméril, qui avait rédigé le rapport sur le premier mémoire de M. Lamare-Picquot, annonce qu'il se propose de communiquer dans une prochaine séance de l'Académie un travail dans lequel seront discutées les observations reproduites aujourd'hui et celles de M. Valenciennes. » Le mémoire est donc renvoyé à l'examen de la commission qui doit faire le rapport sur celui de Valenciennes.

Cette commission, composée de Dumas et Milne-Edwards, avait en effet exposé les observations faites durant l'incubation d'une femelle du python

à deux raies (*Python bivittatus*, Kuhl) pendant les mois de mai et juin 1841 (23).

Dans ce mémoire d'importance, Valenciennes rappelle tout d'abord la communication de Lamare-Picquot, « fait isolé qui avait laissé beaucoup de doutes dans l'esprit de plusieurs naturalistes les plus éminents ».

Il faut préciser que ses recherches avaient été entreprises avec l'accord de Duméril. Valenciennes observe l'incubation suivie et prolongée sans interruption pendant près de deux mois, dans la ménagerie du Muséum, de la femelle du python. Il constate que la température de l'animal est de 21 °C supérieure à celle de l'air ambiant au début, et de 12 °C à 14 °C à la fin de l'incubation et que pendant ce temps l'animal a refusé toute nourriture, mais a bu à plusieurs reprises deux verres d'eau chaque fois. Il signale que les petits pythons n'ont pas mangé pendant les dix à quatorze premiers jours mais qu'ils ont bu plusieurs fois et se sont baignés.

Plus de doute possible : Lamare-Picquot a raison. Il a découvert un phénomène surprenant : certains ophidiens sont capables, malgré leur appartenance aux animaux à « sang froid », d'élever leur température au-dessus de celle de l'air ambiant.

VOYAGE AU CANADA

Ce dernier épisode se déroule alors qu'il est déjà loin. Les vicissitudes qui l'ont accablé à l'issue de son premier voyage l'ont poussé à repartir dans des terres lointaines. Cette fois, vers une région où les Français avaient des raisons de se sentir à l'aise, le Canada.

Fin 1841 ou début 1842, Lamare-Picquot débarque à Québec et entreprend une grande exploration qui va durer près de cinq ans, au cours de laquelle il parcourt les rivages du lac Erié et du lac Huron dans le Haut Canada, les bancs du Saint-Laurent dans le Canada méridional, les sept îles du Labrador « et les autres îles ». Il hiverne dans plusieurs baies avec les Esquimaux et retourne à Québec le 1^{er} novembre 1845, en passant par Terre-Neuve, l'île du Cap Breton, la Nouvelle-Ecosse, les îles Madeleine et le rivage du Gaspé. Et cela après quatre années de fatigue, de privations et de dangers de toutes sortes (24).

Pendant ce voyage, il est atteint de scorbut et subit d'immenses contrariétés. Tout d'abord, de retour à Québec, les copies de ses manuscrits sont anéanties dans l'immense incendie qui détruit le tiers de la ville. Une partie de la collection des spécimens qu'il avait rassemblés au cours de son exploration est également brûlée. De plus, le coffre contenant les originaux de ses manuscrits est volé et ne sera jamais retrouvé.

Ces pertes irréparables expliquent la rareté des publications de Lamare-Picquot concernant ce premier séjour en Amérique du Nord. Cependant, quelques années plus tard, il rédige un article pour la Société d'Acclimatation sur les chiens esquimaux (25). Il y raconte ses relations avec les Esquimaux des postes de la Hudson's Bay Company et décrit le comportement intelli-

gent, fidèle et compréhensif des chiens esquimaux (« moitié chiens, moitié loups »).

On sait par les archives de la Hudson's Bay Company, à Londres (2), qu'il fut en relation avec Sir Georges Simpson, gouverneur de la Compagnie, grâce à une lettre d'introduction de Cuvillier recommandant le voyageur, qui avait l'intention de visiter quelques-uns des établissements sur la côte du Labrador à des fins scientifiques. Cuvillier y fait allusion « au caractère hautement respectable et aux connaissances littéraires » de Lamare-Picquot. Cela se passait en août 1844.

Simpson favorise donc les relations de notre savant avec d'autres officiers de la Compagnie, ce qui lui permet de séjourner dans des établissements à Dumplin Harbour (Sandwich Bay) et à Rigolet. Entre temps, il essuie quelques déboires avec le poste de Snooks Cove, où un commerçant indépendant nommé Brownson le considère comme indésirable.

Bref, en novembre 1845, Lamare-Picquot arrive à Montréal, souffrant d'un refroidissement, mais toujours optimiste et entreprenant. Une fois rétabli, il part pour Québec, où la lecture des journaux lui apprend qu'une maladie détruit la pomme de terre en Europe. Ce qui devait, comme l'on sait, engendrer la terrible famine que ne pouvait plus supporter l'Irlande, déjà surpeuplée. On cherche des tubercules de remplacement, car la presse présente les cultures de pomme de terre comme anéanties, même en France.

PREMIER VOYAGE DANS LE HAUT-BASSIN DU MISSISSIPPI LA « PICQUOTIANE »

Lamare-Picquot décide alors d'aller vers le Mississippi supérieur, afin de faire des recherches sur les plantes comestibles utilisées par les Indiens. Il part dès la fin de novembre 1845 — il a 60 ans — et en arrivant dans les forêts vierges du Michigan, il rencontre des chasseurs aventureux dont il apprend que certaines plantes constituent la nourriture de base de tribus nomades qui visitent périodiquement les contrées situées à l'ouest. Il traverse donc le plus rapidement possible l'Indiana, l'Illinois, le Wisconsin, etc., et arrive dans les vastes prairies bordant le Mississippi, qui était encore gelé. Il y séjourne jusqu'à la fonte des neiges et des glaces et, finalement, en juin 1846, il peut camper dans le territoire désiré entre les Hauts-Mississippi et Missouri (24). Il est à Mendota, banlieue de Saint-Paul (Minnesota).

Son voyage, dans l'ensemble, a été pénible. L'attitude hostile des Sioux l'obligea même à fuir leur territoire, car ces Indiens, à la vue de ses collections de plantes et d'animaux, voient en lui un homme de racines, un sorcier, un devin pouvant leur jeter un mauvais sort et jurent sa mort. Il y échappe grâce à un missionnaire américain, Th. S. Williamson, qui le joint à une caravane de marchands de peaux et fourrures. A part cet incident, tout s'était passé normalement quant aux relations avec les autres Indiens : « La bienveillance naturelle de M. Lamare-Picquot et sa franche gaieté lui conci-

lièrent bientôt la confiance et l'affection de ces hordes sauvages qui sont naturellement soupçonneuses, farouches, même cruelles » (24).

Ses collections s'enrichissent sans cesse et ne sont pas dispersées au cours de ce voyage. Il en existe un témoignage par la relation d'une entrevue entre lui et Charles Lawman, durant l'été de 1846. En effet, l'année suivante, l'auteur américain publie, sur ses aventures dans l'Ouest, un livre intitulé *Un été dans le désert*, où il écrit :

« J'ai eu aussi le plaisir de rencontrer à St-Peter (Mendota) M. Lamarre-Piquo [*sic*], le distingué naturaliste français de Paris. Il a été en pays indien au début de l'année et doit encore rester quelques mois de plus. Il est en mission scientifique, rassemblant des spécimens dans tous les secteurs de l'histoire naturelle et pour ce faire est constamment en route le long des rivières, à travers les bois et dans les prairies du nord-ouest, ayant pour seuls compagnons des métis ou indiens. Il semble être un passionné de sa science et l'aspect de son musée temporaire est unique et intéressant. Ici, un immense buffle vous fixe de ses yeux de verre, tandis que juste au-dessus, attachés au mur, on peut voir une collection de curieux coléoptères, papillons et autres insectes ; puis un cerf et un élan dressent leurs formes gracieuses, tandis qu'à leurs pieds s'enroulent le serpent à sonnette, la vipère et d'autres serpents terribles. Ici, la loutre, le castor, le renard, le loup, l'ours et d'autres animaux indigènes ; là, un troupeau complet de palmipèdes, du cygne sauvage et du pélican jusqu'au canard vulgaire ; ici, un aigle et un faucon, une perdrix, un oiseau écarlate ; et là, conservés dans l'alcool, une grande variété de curieux reptiles. M. Lamarre-Piquo appartient à cette honorable classe de chercheurs dont les travaux tendent à développer les ressources glorieuses de notre pays, et parmi lesquels nous trouvons des hommes tels que Wilson, Audubon, Silliman, Houghton » (2).

Son attrait pour la zoologie pousse notre savant à faire entre temps des observations dont nous n'avons qu'un témoignage par une lettre adressée à l'Académie des Sciences. Elle concerne « quelques détails sur la disposition des organes génitaux d'un rongeur qui habite dans les prairies du Mississipi, des galeries souterraines, et qui, autant qu'on en peut juger par les indications très complètes que renferme la lettre, paraît être un *Arctomys* » (26). Donc, une espèce de marmotte.

Lamare-Picquot ne néglige pas pour autant le but de son voyage. Il trouve enfin la plante qu'il désirait connaître, les usages que les Indiens en font sur place, les moyens qu'ils ont de la récolter, de la conserver, de la transporter dans leurs pérégrinations. Il s'agit d'une *Psoralea* qu'il désigne, croyant être en présence d'une plante nouvelle, sous le nom de *Picquotiane* et qui constituerait un genre nouveau : *Picquotia* ou *Picquotiana*.

RETOUR EN FRANCE

De retour en France au début de l'année 1847, il dépose un paquet cacheté à l'Académie des Sciences (27), où il donne lecture, le 27 septembre,

d'un « Mémoire sur l'introduction en France de cette plante farineuse nouvelle de l'Amérique septentrionale, pouvant être substituée à la pomme de terre, et remplacer dans la fabrication du pain, la farine de froment » (28). Il y présente des échantillons de ces pains, cuits de la veille, ainsi que plusieurs tubercules encore entiers et un spécimen de la plante entière récoltée au moment de la fructification. Ne sachant pas si ce végétal, qui croît dans des lieux encore peu parcourus, a déjà été nommé par les botanistes, il le désigne provisoirement sous le nom d'*artorhize* : racine panifiable.

Son mémoire est soumis à l'appréciation de trois commissaires : Gasparin, Boussingault et Gaudichaud. Ce dernier, six mois plus tard, donne lecture du rapport (24). On y trouve de nombreux détails sur les différentes espèces récoltées, une étude botanique, les résultats d'analyses faites par Payen prouvant que la farine « alimentaire » constitue de 46 à 47 % des tubercules (dont 81 % d'amidon) et même 70 % des racines desséchées, des suggestions sur l'acclimatation en France à condition de choisir des graines et des plantes le plus près possible des sources du Missouri et du Mississippi. Le rapporteur souligne que le pain obtenu à partir de ces tubercules est de longue conservation (six mois sans altération).

En conclusion de ce rapport, un vote de remerciement est émis en faveur de Lamare-Picquot et une copie en est adressée aux ministres provisoires de l'Agriculture, de la Marine et de l'Instruction publique.

Ce long voyage en Amérique du Nord avait exposé Lamare-Picquot à de lourdes dépenses et à son retour il présente à Geoffroy-Saint-Hilaire une note de frais, datée du 1^{er} mai 1847, dont nous donnons copie en annexe. Ce document, conservé à la Bibliothèque du Museum National d'Histoire Naturelle, est très intéressant à plus d'un titre. On y trouve le détail de ses itinéraires et la durée de ses quatre campagnes. Le prix des traversées aller et retour permet même d'établir une comparaison avec la situation actuelle par voie aérienne !

SECOND VOYAGE EN AMERIQUE DU NORD : MISSION OFFICIELLE

Le vœu émis en conclusion du rapport ne le fut pas en vain : Lamare-Picquot est chargé par le ministre de l'Agriculture de retourner en Amérique du Nord pour y chercher la *Psoralea picquotiana*, « plante alimentaire qu'on veut tenter de naturaliser en France ». Le 1^{er} mai 1848, il se met donc à la disposition de l'Académie des Sciences pour les observations et les recherches qu'elle jugerait convenable de lui faire faire pendant son séjour en Amérique (29). Il reçoit une somme de 7.000 francs du ministre du Commerce, Tethmont, pour accomplir cette mission.

Il embarque à Boulogne le 22 mai pour Liverpool ; de là, le 8 juin, pour New York, où il débarque le 24 juin. Il se dirige immédiatement vers l'ouest en utilisant les bateaux du canal et du lac Erié. Il atteint Detroit le 29 juin.

C.-A. LAMARE-PICQUOT

Illustration non autorisée à la diffusion

PORTRAIT
DE CHRISTOPHE-AUGUSTIN LAMARE-PICQUOT
(1785-1873)
(Bayeux, Musée Baron-Gérard)

Pl. I

Laboratoires Debat

60, rue de Monceau
75008 Paris
Tél. 561.95.44

Son voyage se poursuit par Kalamazoo, le Michigan, une partie de l'Indiana, Chicago, Galena, jusqu'à Mendota, où il arrive le 6 juillet 1848 pour en repartir rapidement pour Saint-Paul en raison des troubles qui résultent d'une guerre entre Sioux et Chippewa. Mais de nouvelles difficultés surgissent. Le gouvernement des Etats-Unis transportait, à ce moment même, les Indiens Winnebago de l'Ohio vers une nouvelle réserve dans le nord du Minnesota. Plus de 3.000 Indiens étaient en déplacement depuis Saint-Paul jusqu'à la région qu'il avait l'intention d'explorer (2). Ce transport avait nécessité la réquisition des charrettes et chevaux normalement disponibles. Il doit donc attendre jusqu'au 19 juillet pour quitter Saint-Paul grâce à un chariot tiré par trois bœufs. Il est accompagné d'un Canadien français, Henri Bellan, qui sera son interprète auprès des Sioux, de deux métis, dont un, Amable Turpin, sera interprète auprès des Chippewa, et d'un Américain, qui est le cuisinier et l'homme à tout faire de l'expédition.

Après cinq jours de marche sur la rive est du Mississippi, il atteint le campement des Winnebago, passe une nuit avec eux, et le jour suivant rencontre un autre campement composé de 1.500 Winnebago et Chippewa. Grâce au passeport qu'il avait obtenu à Fort Snelling, il poursuit jusqu'à Sank Rapids, où il arrive le 25 juillet. Le jour suivant, il franchit à gué le Mississippi et traverse pendant six jours un territoire de forêts vierges, de fondrières et de prairies pour atteindre, enfin, les hauteurs du pays entre le nord de la Rivière Rouge et de la Rivière Saint-Pierre, près du Lac Qui Parle. C'est là qu'il espérait trouver la *Psoralea esculenta* et récolter les graines.

Malheureusement, la malchance le poursuit, les graines sont introuvables cette année-là dans les plaines de l'Iowa : « Je n'ai pas trouvé de graines de *Psoralea* dans les plaines de l'Iowa. Les pluies et les neiges, en partie gelées, du mois de juin dernier, ont altéré la fleur et détruit les organes de la fructification, comme on le pourra voir par les spécimens assez nombreux que j'apporte avec moi. Dans cette circonstance, j'ai dû porter mes vues sur les plants vivants de la racine panifiable dont j'ai six caisses avec moi. Avant de sortir des steppes ouest du nouveau monde, j'ai dû user de moyens convenables pour recevoir la graine de cette plante l'été prochain et le suivant, ayant laissé des valeurs aux mains du directeur de la Compagnie américaine de fourrure à Mendota, Haut-Mississippi (30). Afin d'arriver plus aisément à la connaissance de la constitution géologique des terrains qui produisent cette plante précieuse, j'ai dû joindre aux plants vivants une grande série de spécimens géologiques. Considérant encore que l'étude du climat était un auxiliaire indispensable aux phénomènes de la végétation de cette plante sur le territoire de l'Iowa, je me suis appliqué, durant tout le temps que j'ai passé dans les prairies, à faire une série constante d'observations météorologiques » (31).

Cette lettre concerne l'intégralité de la prospection de Lamare-Picquot, c'est-à-dire non seulement la première partie que nous venons de citer, mais aussi la seconde, qui fut décidée lors de sa déception. En effet, il pense que vers le Sud les « Picquotianes » auraient pu échapper à ces rigueurs clima-

tiques. Il décide donc de partir pour le Lac Qui Parle afin de se procurer un autre chariot qui lui permette de compléter sa récolte avec de nouvelles caisses. A partir de là, son guide n'étant plus en territoire familier, il est obligé pendant neuf jours de traverser des terres inhospitalières, des marais nécessitant la construction de ponts de fortune. Les Sioux rencontrés sont eux-mêmes en difficulté par manque de nourriture. Il est donc obligé, pour obtenir le droit de passage, de leur abandonner des vivres et des provisions, dont un tonneau de farine, de la poudre, du plomb, du tabac et des vêtements.

Dans son rapport, il cite quelques noms de chefs indiens à qui il remet une médaille en cuivre doré montrant un aigle en relief (ces médailles avaient été exécutées sur ses indications à Paris avant son départ).

Sa rencontre tant espérée avec McLeod n'a lieu que le 11 août. L'aide de ce marchand est alors précieuse car, grâce à lui, il dispose d'un nouveau chariot, de vivres, de provisions et de caisses qui lui permettront de récolter de nouvelles plantes.

Estimant sa mission terminée, il repart pour Mendota avec toutes ses récoltes, mais en suivant un autre itinéraire qu'à l'aller, en raison des inondations survenues entre temps. Il est même contraint d'abandonner ses chariots et de revenir par la rivière Saint-Pierre sur des canoës. Le 30 août, il est de retour à Saint-Paul. Ce voyage, extrêmement pénible, aura duré quarante-cinq jours. Son retour à New York, le 3 octobre, s'accomplit par la voie des lacs Michigan, Huron, Erié, du canal Erié et finalement par l'Hudson. La campagne a duré soixante-et-onze jours.

RETOUR EN FRANCE : 1848

C'est le 22 novembre 1848 que Lamare-Picquot arrive au Havre. De là, il se rend à Bayeux, puis à Paris, où il rédige son rapport. Ses plantes sont en partie confiées au Jardin des Plantes ainsi qu'à des fermes modèles.

La récolte comprenait non seulement la *Psoralea esculenta*, mais aussi l'*Apios tuberosa* et d'autres plantes alimentaires telles que : *Lewisia rediviva*, *Phalangium quanash* (Pursh), *Scilla esculenta* Gawl., plusieurs autres espèces de *Psoralea*.

L'*Apios tuberosa* va rapidement donner naissance à une nouvelle polémique.

Lamare-Picquot informe la Société d'Agriculture, au cours de la séance du 10 janvier 1849 (32), qu'il a obtenu du ministère de l'Agriculture un local où sont exposés les divers spécimens de *Psoralea esculenta* qu'il a rapportés du Haut-Mississippi. Une commission est alors désignée pour visiter cette exposition. Elle est composée de Brongniart, Mérat, Payen et Héricart de Thury. Des observations sont présentées par plusieurs membres sur la taille et la valeur nutritive des tubercules de *Psoralea esculenta* et d'*Apios tuberosa*.

Un mois plus tard (33), Richard, professeur de botanique à la Faculté de Médecine de Paris, donne lecture d'une note importante sur l'*Apios tuberosa*, dans laquelle il fait état de ses expériences personnelles sur la culture de cette plante et sur les avantages qu'elle présente par rapport à la pomme de terre. A la séance suivante (34), Lamare-Picquot revendique l'antériorité de l'introduction de ce tubercule en France, mais en vain, car Trécul en avait rapporté d'Amérique avant lui, ce qui est contesté par notre voyageur (35). Mérat fait même observer qu'au Congrès de Venise, en 1845, il y avait eu une longue discussion sur l'*Apios*, « dont il paraît que l'on fait usage, comme aliment, dans le nord de l'Italie, depuis longtemps ».

Il est certain que ces remarques influencent Lamare-Picquot, car ses efforts sont alors concentrés sur la *Psoralea esculenta*.

Rappelons, toutefois, que l'*Apios tuberosa* était déjà citée dans le dictionnaire de Ch. d'Orbigny comme étant originaire des Etats-Unis et fréquemment cultivée comme plante d'ornement à racine tubéreuse et mangeable (36). Elle sera encore citée par Jumelle en 1910 (37) comme étant originaire des Carolines et du Canada et comme donnant des rendements très faibles en France.

L'acclimatation de la *Psoralea esculenta Picquotiana* [sic] est l'objet de recherches très précises et l'analyse de la terre rapportée conduit Héricart de Thury à établir la composition d'un compost répondant au milieu d'origine (38). Ce savant présente également à ses collègues une collection de tubercules desséchés et décortiqués tels qu'ils ont été rapportés par notre voyageur (39).

Le mémoire que Lamare-Picquot avait remis à l'Académie des Sciences à son retour de mission fait l'objet d'un rapport qui est présenté le 11 juin 1849 (40). Quatre savants se partagent l'exposé : Charles Gaudichaud pour la botanique et la culture de la *Psoralea esculenta* et de l'*Apios tuberosa*, Cordier pour les échantillons minéralogiques et géologiques, Duperrey pour les observations météorologiques et Payen pour les analyses des parties alimentaires des deux plantes et de la terre de l'Iowa.

Leur conclusion est élogieuse : « Il résulte donc, pour vos commissaires, de l'analyse soignée qu'ils ont faite des collections et des documents fournis par M. Lamare-Picquot, que ce zélé naturaliste voyageur a dignement rempli la mission qui lui a été confiée par M. le Ministre de l'Agriculture et du Commerce, et qu'il a aussi bien mérité de la science et du pays. Ils ont, en conséquence, l'honneur de proposer à l'Académie de faire adresser des remerciements à M. Lamare-Picquot pour son importante communication, et, en même temps, de vouloir bien ordonner l'envoi d'une copie de leur rapport à MM. les Ministres de l'Agriculture et du Commerce, de la Marine, de l'Instruction publique et de la Guerre. »

En novembre 1850 (41), Lamare-Picquot peut enfin faire état à la Société d'Agriculture des essais d'acclimatation entrepris au Jardin du Luxembourg et à l'Institut agronomique de Versailles. Non seulement les plants se sont

bien développés, mais les graines tombées sur le terrain en juillet ont germé quelques jours après et « pris une force de végétation surprenante ».

« Comme je viens de le démontrer, dit-il, le problème de l'acclimatation du *Psoralea* est désormais une question résolue... La culture du *Psoralea*, qui sort à peine de son état sauvage, vient incontestablement de prouver qu'il est dans les conditions climatologiques de la France et même de l'Europe. »

Lamare-Picquot ne pense pas qu'au bien-être de la classe pauvre de son pays, mais aussi à celui de l'Europe tout entière. C'est un philanthrope européen avant la lettre. D'ailleurs, il n'hésite pas à rédiger une notice sur la culture de la Picquotiane (*Psoralea esculenta*) (42) et à adresser un mémoire à S.E. le Comte de Kisseleff, ministre des Domaines de S.M. l'Empereur de Russie, sur l'utilité d'introduire cette plante dans les steppes de la Russie méridionale (43). Ce mémoire est porté à la connaissance de la Société d'Agriculture en avril 1852 (44), mais soulève quelques remarques de Périn, Payen et Brongniart quant à la lenteur du développement des tubercules. L'auteur a manifestement beaucoup de mal à convaincre pleinement les agronomes du bien-fondé de ses conclusions, malgré les résultats encourageants déjà obtenus. Il faut bien dire que les tubercules développés par acclimatation étaient loin de présenter les dimensions de ceux qu'il avait rapportés de ses voyages et qu'il avait déposés sur le bureau de la Société d'Agriculture (45).

DERNIERS MEMOIRES

Entre-temps, c'est sur un tout autre sujet qu'il s'adresse à l'Académie des Sciences. Au cours de 1849, il présente sous pli cacheté deux mémoires sur la naturalisation en France et la domestication du bison (*Bos americanus* L.) (46), ainsi qu'un paquet cacheté contenant de la chair de bison desséchée (47). Puis il se ravise et, trois semaines plus tard, demande et obtient l'autorisation de reprendre les deux mémoires et le paquet cacheté (48). Le paquet ne reviendra pas devant l'Académie, mais une nouvelle rédaction de la deuxième partie du mémoire sur le bison sera déposée en décembre 1849 (49). Il semble bien que la commission chargée d'examiner ce travail n'en ait jamais fait rapport.

C'est en 1849 que se manifeste avec intensité la maladie des vers à soie, particulièrement dans les Cévennes. Dans beaucoup de localités une foule de chambrées périssent. Le mal s'aggrave en 1850 et les années suivantes. On importe de plus en plus de « graines » de Lombardie. La situation est très préoccupante (50). La pébrine et la flacherie ravagent les magnaneries. Les remèdes proposés par les plus éminents bacologues sont inefficaces. En mars 1853, Lamare-Picquot présente un nouveau mémoire sur la nécessité d'introduire des races nouvelles de vers à soie (51). Il y rappelle sa première publication sur ce sujet, et recommande à nouveau la chenille de *Saturnia cynthia* (*Bombyx cinthia*), qui donne une soie délicate et résistante au tissage,

et fait remarquer que des plantes spontanées de notre pays constituent une nourriture convenable pour cet insecte : *Ricinus palma christi* (devenu *Ricinus communis*), cinq ou six espèces de *Rhamnus*. Il propose de s'approvisionner dans les régions tempérées des Indes. Ce mémoire est soumis à l'examen de trois commissaires : Geoffroy-Saint-Hilaire, Milne-Edwards et de Gasparin. Mais il semble bien qu'une fois encore le rapport de ces trois savants ne verra jamais le jour.

Progressivement, les publications de Lamare-Picquot se raréfient. Cependant, en 1858 — il a 73 ans — il revient sur ses communications relatives aux ophidiens. Il rappelle qu'un de ses mémoires sur l'incubation n'a pas été l'objet d'un rapport comme il se devait. C'est ce rapport que l'auteur sollicite d'autant plus « que de nouvelles observations sont venues s'ajouter à celles qu'il avait le premier présentées, et confirment d'une manière qui ne laisse plus de place au doute celles de ses affirmations qui avaient pu paraître les plus hasardées » (52). Sa note est renvoyée à la commission déjà nommée, composée de Dumas et Milne-Edwards ainsi que de Valenciennes, qui avait confirmé ses observations. A ce propos, il précise ultérieurement que « cette faculté de développer une chaleur destinée à favoriser l'éclosion des œufs semble propre à certaines grandes espèces : Python, Anaconda, etc. » (53).

La même année, il revient aussi sur la couleuvre *Coluber korros* pour montrer que la configuration de cet ophidien lui permet la succion du trayon de la vache (54). Il ne s'agit plus pour l'ophidien de têter, mais de sucer l'extrémité du mamelon. Les commissaires, là encore, ne rédigent aucun rapport sur cette nouvelle communication.

Ce silence de la part de certains savants chargés de rapporter sur les travaux de Lamare-Picquot n'est pas exceptionnel. Notre naturaliste s'en plaint encore une fois en 1862 en adressant à l'Académie des Sciences un nouveau mémoire concernant « diverses observations d'histoire naturelle qu'il a faites aux Indes, à l'île Bourbon et en Europe » (55). Son attitude est d'autant plus justifiée que certains faits qui avaient pu être, à cette époque, accueillis avec défiance, ont été confirmés entre temps.

RETRAITE A BAYEUX

Au retour de son second voyage en Amérique, il avait organisé une exposition à Bayeux, sa ville natale. Il y retrouve ses parents et amis et, surtout, sa mère, presque nonagénaire, qui ne tarde pas à disparaître en lui laissant pour héritage une maison, rue de la Poterie, et un petit jardin. C'est là qu'il vivra principalement jusqu'à la fin de ses jours. De plus en plus simplement, car ses ressources s'amenuisent d'année en année.

Il compte sur la vente de ses collections rapportées d'Amérique pour subvenir à ses besoins, mais en vain. En 1859, il se décide à s'adresser à l'impératrice-régente des Français : « Madame, j'ai été frappé, dans le cours

de mes nombreux voyages, par des calamités irréparables et imméritées... Depuis longtemps, ma situation est de celles que l'on n'ose pas révéler. Aujourd'hui, elle est désespérée.»

Le temps passe et, après combien de difficultés, ce n'est qu'en 1865, à 80 ans, que le ministre Duruy lui attribue une pension viagère de 1.500 francs. Enfin sauvé de la famine, il consent à abandonner une partie de ses collections de sciences naturelles pour les répartir entre le Muséum d'Histoire naturelle, une dizaine d'universités et l'Ecole Supérieure de Pharmacie de Paris (56).

Le reste, encore de grande importance, est donné au musée de Bayeux (57). Ce don comprend non seulement ce qui restait du « Panthéon indien », mais aussi tous les objets recueillis en Amérique du Nord : modèles de pirogues, traîneaux esquimaux, équipement complet de chef Sioux, etc. : de quoi faire rêver explorateurs et ethnologues ! Une salle du musée leur sera réservée pendant plusieurs années, illustrée du portrait du donateur.

La fin de l'existence de notre voyageur est discrète. Il meurt le 1^{er} mai 1873, non moins discrètement.

Le pharmacien Christophe-Augustin Lamare-Picquot était incontestablement un savant. Il a su tout au long de sa vie utiliser et enrichir la culture pluridisciplinaire qui caractérise notre profession. Ce fut un grand naturaliste, au sens le plus large du terme. Botanique, entomologie, conchyologie, parasitologie, erpétologie, tout le monde vivant le passionnait. De plus, la taxidermie n'avait pas de secret pour lui ; nous n'en rappellerons pour preuve que sa naturalisation du rhinocéros et du buffle dans les conditions les plus difficiles qu'on puisse imaginer.

Les malheurs n'ont cessé de le poursuivre durant toute sa vie : deuils, incendies, pertes de fonds, perte de ses manuscrits et d'une partie de ses collections. Même là où il aurait pu espérer une certaine consolation, dans le monde scientifique, ce fut très souvent la déception. Lamare-Picquot était un individualiste, un homme indépendant, donc dans la position la plus inconfortable vis-à-vis des savants de son époque. S'il fut soutenu par certains, d'autres lui firent opposition ouvertement, le plus souvent sans preuves. D'autres encore adoptèrent ce procédé sournois de ne jamais rapporter sur le mémoire soumis à leur examen par l'Académie des Sciences. Voilà bien tout le mal que l'on peut faire par l'omission !

Des circonstances — heureuses pour l'économie — le défavorisèrent. Alors qu'il faisait tant d'efforts, lui, le philanthrope, pour acclimater de nouveaux tubercules en France et en Europe, la pomme de terre surmontait son mal et reprenait progressivement la place de choix que lui avait désignée notre confrère Parmentier.

Quoi qu'il en soit, sa ténacité force l'admiration. Et il nous semble bon de rappeler cette phrase de M^{me} Nute à propos de la Picquotiane : « Que l'effort de Lamare-Picquot n'ait pas abouti ne diminue en aucune manière l'honneur et le renom qui lui sont dus comme savant et comme explorateur.

Désormais, son nom devra être inclus dans la sélecte compagnie des botanistes-explorateurs remarquables qui contribuèrent tellement à ouvrir le Nouveau Monde à la science et aux pionniers. »

Marcel CHAIGNEAU,
4, avenue de l'Observatoire,
75270 Paris Cedex 06

BIBLIOGRAPHIE

- (1) P.-M. DAON : La vie malchanceuse d'Auguste Lamare-Picquot. Les Normands de Paris, 1960, 50, n° 266, p. 10-15.
- (2) G.-L. NUTE : Lamare-Picquot en Amérique du Nord. Les botanistes français en Amérique du Nord avant 1850 ; Colloques internationaux du C.N.R.S., 1957, p. 159-170.
- (3) LAMARE-PICQUOT : Réponse pour servir de réfutation aux opinions et à la critique du rapport de M. Constant Duméril sur mon mémoire concernant les ophidiens, suivie d'une relation de chasse dans les îles des bouches du Gange, Paris, Crochard, 1835, 65 p.
- (4) Proc.-Verb. de l'Ac. des Sc., 1831, 9, p. 590.
- (5) Proc.-Verb. de l'Ac. des Sc., 1831, 9, p. 629-631.
- (6) Proc.-Verb. de l'Ac. des Sc., 1831, 9, p. 570.
- (7) Miniature de Lamare-Picquot, Bibl. du Muséum, inv. n° 28.
- (8) Proc.-Verb. de l'Ac. des Sc., 1831, 9, p. 635.
- (9) Proc.-Verb. de l'Ac. des Sc., 1831, 9, p. 640.
- (10) Proc.-Verb. de l'Ac. des Sc., 1831, 9, p. 657-660.
- (11) Proc.-Verb. de l'Ac. des Sc., 1831, 9, p. 683.
- (12) Proc.-Verb. de l'Ac. des Sc., 1831, 9, p. 665.
- (13) Proc.-Verb. de l'Ac. des Sc., 1831, 9, p. 677.
- (14) LAMARE-PICQUOT : Observations faites sur le Choléra-Morbus dans l'Inde, au Bengale et à l'île de France, Paris, Crochard, 1831, 20 p.
- (15) Proc.-Verb. de l'Ac. des Sc., 1832, 10, p. 37.
- (16) Proc.-Verb. de l'Ac. des Sc., 1832, 10, p. 40-42, et Ann. Sci. Natur., 1835, 2^e s., 3, p. 35-38.
- (17) Proc.-Verb. de l'Ac. des Sc., 1835, 10, p. 667.
- (18) Proc.-Verb. de l'Ac. des Sc., 1835, 10, p. 673-674.
- (19) Proc.-Verb. de l'Ac. des Sc., 1835, 10, p. 675.
- (20) Proc.-Verb. de l'Ac. des Sc., 1835, 10, p. 687.
- (21) C.R. Ac. des Sc., 1842 (1), 14, p. 283.
- (22) C.R. Ac. des Sc., 1842 (1), 14, p. 164.
- (23) C.R. Ac. des Sc., 1841 (2), 13, p. 126-133.

- (24) Ch. GAUDICHAUD, C.R. Ac. des Sc., 1848, 26, p. 326-333.
- (25) Bull. Soc. Acclimatation, 1860, 7, p. 147-150 (lu le 23-12-1859).
- (26) C.R. Ac. des Sc., 1846 (2), 23, p. 59.
- (27) C.R. Ac. des Sc., 1847 (1), 24, p. 864.
- (28) C.R. Ac. des Sc., 1847 (2), 25, p. 46-47.
- (29) C.R. Ac. des Sc., 1848 (1), 26, p. 485.
- (30) Lamare-Picquot avait, en effet, laissé 405 dollars (2.250 F) à Sibley ainsi que des instructions à deux autres négociants, Mc Leod et W.B. Forbes, pour qu'à eux trois ils lui procurent et expédient les graines. Une importante correspondance a été entretenue avec eux dès 1848 et par la suite (2).
- (31) Lettre de Lamare-Picquot adressée à l'Académie des Sciences dès son arrivée au Havre (C.R. Ac. des Sc., 1848 (2), 27, p. 563).
- (32) Bull. séances Soc. Agric., 1848-1849, 2^e s., 4, p. 622-623.
- (33) Bull. séances Soc. Agric., 1848-1849, 2^e s., 4, p. 679-687.
- (34) Bull. séances Soc. Agric., 1848-1849, 2^e s., 4, p. 707-708.
- (35) C.R. Ac. des Sc., 1849 (1), 28, p. 271.
- (36) Ch. D'ORBIGNY : Dictionnaire universel d'Histoire Naturelle, 1849, 2, p. 9.
- (37) H. JUMELLE : Les plantes à tubercules alimentaires, Paris, Doin, 1910, p. 318.
- (38) Bull. séances Soc. Agric., 1848-1849, 2^e s., 4, p. 751-752.
- (39) Bull. séances Soc. Agric., 1848-1849, 2^e s., 4, p. 837.
- (40) C.R. Ac. des Sc., 1849 (1), 28, p. 709-729.
- (41) Bull. séances Soc. Agric., 1850-1851, 2^e s., 6, p. 310-317.
- (42) LAMARE-PICQUOT : Notice sur la culture de la Picquotiane (*Psoralea esculenta*), Montmartre, Pilloy imp., mai 1850, 8 p.
- (43) Bibl. de Bayeux, 4^e Bn 56 (9).
- (44) Bull. séances Soc. Agric., 1851-1852, 2^e s., 7, p. 387-388.
- (45) Bull. séances Soc. Agric., 1850-1851, 2^e s., 6, p. 351.
- (46) C.R. Ac. des Sc., 1849 (2), 29, p. 263.
- (47) C.R. Ac. des Sc., 1849 (2), 29, p. 271.
- (48) C.R. Ac. des Sc., 1849 (2), 29, p. 339.
- (49) C.R. Ac. des Sc., 1849 (2), 29, p. 701.
- (50) L. PASTEUR : Etudes sur la maladie des vers à soie, Gauthier-Villars, 1870, 2 vol. (voir t. I, p. 4 et suiv.).
- (51) C.R. Ac. des Sc., 1853 (1), 36, p. 524-525.
- (52) C.R. Ac. des Sc., 1858 (2), 47, p. 458.
- (53) C.R. Ac. des Sc., 1858 (2), 47, p. 525.
- (54) C.R. Ac. des Sc., 1858 (2), 47, p. 794.
- (55) C.R. Ac. des Sc., 1852, 54, p. 565.
- (56) Archives Nationales, AJ 15, dossier 548.
- (57) Rapport fait au Conseil municipal de Bayeux par G. VILLERS, secrétaire du Conseil, sur les Collections d'Ethnographie et d'Histoire Naturelle données à la ville de Bayeux par M. Lamare-Picquot. Bayeux, imp. V^e A. Delarue, 1868, 34 p.

ANNEXE

Note de frais de Lamare-Picquot en 1847

Frais généraux d'un voyage d'exploration zoologique et botanique dans le Canada, les régions boréales du Labrador, les îles du golfe Saint-Laurent, la Nouvelle-Ecosse, l'ouest des Etats de l'Union américaine, le Michigan, l'Illinois et les steppes du Haut-Mississippi et du Missouri.

	<i>Dollars</i>
	—
1. Frais personnels, approvisionnements divers pour voyages, campements, pension ou vie animale, etc., durant cinquante-cinq mois à soixante et une piastres ou dollars par mois, ensemble	3.355
2. Frais d'un domestique, pris temporairement, ensemble vingt-sept mois à 12 dollars	324
3. Frais généraux de voyage divers durant quatre campagnes, savoir : la première de 1842 à 1843 dans la vallée est (nord et sud) du fleuve Saint-Laurent	278
4. La seconde campagne de 1843-1844 sur le plateau ouest du Haut Canada entre les lacs Erié et Huron, ensemble	345
5. La troisième de 1844-1845 dans la partie boréale du Labrador, les îles Mingan, de Terre-Neuve, du Cap Breton (Sidney, Arichat, etc.), de la Madeleine, la Nouvelle-Ecosse et la Côte de Gaspé, aller et retour (15 mois de voyage), ensemble	427
Dollars	4.729
(2 ^e page)	
Suite et montant d'autre part, dollars	4.729
6. Une quatrième enfin, de 1845 à 1846 et trois mois de 1847, vers les régions nord-ouest de l'Union Américaine, le Michigan, l'Illinois, le Haut-Mississippi et autres localités du Haut-Missouri, ensemble	385
7. Achats d'animaux et objets d'utilité, frais de caravane, tentes, chevaux, charrettes, bateaux, etc., ensemble pour les quatres campagnes (1)	1.635
8. Deux traversées en haute mer, sur navire à voiles, premier départ de Londres, juillet 1842, second voyage de New York, en retour pour l'Europe, avril 1847, ensemble	287
Dollars	7.036
En France, la piastre à 5 fr. : 35.180,00	
Paris, le 1 ^{er} mai 1847.	

LAMARE-PICQUOT.

1. Y compris les frais de transports du Labrador au Canada et à New York, comme du Haut-Mississippi dans cette dernière et fret et transport jusqu'à Paris. — L. P.

ZUSAMMENFASSUNG

Christophe-Augustin Lamare-Picquot, Apotheker, Naturwissenschaftler, Forschungsreisender. — Der Apotheker Ch.-A. Lamare-Picquot ist am 1. Oktober 1785 in Bayeux geboren. Nachdem er diesen Beruf in Saint-Malo ausgeübt hatte, gründete er 1815 eine Apotheke auf der Mauritius Insel. Von dort unternahm er öfters Reisen in die benachbarten Inseln und nach Indien 1828. Nach Frankreich zurückgekehrt, stellte er seine Sammlungen aus und verfasste seine ersten wissenschaftlichen Abhandlungen. Von 1841 bis 1848 erkundete er Nord-Amerika anlässlich zweier Reisen, und brachte aus dem Hoch-Mississippi die « Picquotiane » (*Psoralea esculenta*) mit, um die Kartoffel zu ersetzen, sowie andere essbare Knollen. Endlich zog er sich nach Bayeux zurück und arbeitete an der praktischen Anwendung seiner Entdeckungen unter öfters sehr peinlichen materiellen Bedingungen. Er starb, unauffällig, in seiner Vaterstadt am 1. Mai 1873.

SUMMARY

Christophe-Augustin Lamare-Picquot, Pharmacist, Naturalist, Explorer. — Ch.-A. Lamare-Picquot, pharmacist, was born in Bayeux on October 1st, 1785. After having practiced his profession in Saint-Malo, he established a dispensary on the Isle of Maurice in 1815. From there, he undertook frequent trips to neighboring islands, and went to India in 1828. When he returned to France he exhibited his collections and edited his first scientific memoirs. From 1841 to 1848 he made two exploratory voyages to North America, and brought back with him from the upper Mississippi the « Picquotiane » (*Psoralea esculenta*) to replace the simple potato as well as other tuberous vegetables. He retired to Bayeux to develop the practical uses of his discoveries, under the most difficult material conditions. He died peacefully in the city of his birth on the 1st of May, 1873.

